

**HONNEUR ET PATRIE**

---

**HISTORIQUE**

**DU**

**17<sup>E</sup> BATAILLON  
DE  
CHASSEURS  
A PIED**

**PENDANT**

**LA GUERRE DE 1914-1918**



**IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT  
NANCY-PARIS-STRASBOURG**

## HISTORIQUE

DU

### **17<sup>e</sup> BATAILLON DE CHASSEURS A PIED**

Le 17<sup>e</sup> bataillon de chasseurs était en garnison depuis plus de trente ans à Rambervillers (Vosges) quand, au mois d'avril 1914, il vint stationner à Baccarat (Meurthe-et-Moselle), à 20 kilomètres de la frontière. C'est de là qu'il partit en campagne.

Le bataillon jouissait dans le 20<sup>e</sup> corps d'armée de tout le prestige que confèrent la belle tenue et la belle manœuvre. Commandé par des chefs tels que les SERRET, les CARRERE, sa réputation s'agrandit. Au moment où la guerre éclata, il était, pour tous les corps de l'Est, le « bataillon de fer », le « bataillon-taureau » comme l'appela Georges d'Esparbès.

Il devait maintenir bien haut toutes ces traditions au cours de la campagne, et si les pertes qu'il a subies sont, hélas ! bien lourdes, c'est qu'il a toujours tenu ou attaqué jusqu'à l'extrême limite des forces humaines.

### LA COUVERTURE

En juillet 1914, la situation politique se tendit. L'attentat de Sarajevo, la mauvaise volonté évidente de l'Allemagne à réaliser une solution pacifique entre l'Autriche et la Serbie rendirent bientôt illusoire le maintien de la paix. Songeuse, la France regardait cette frontière du Nord-Est, sur laquelle allaient se livrer les premiers combats.

La mission des troupes de couverture était redoutable. Il fallait interdire à l'ennemi l'accès de la vallée de la Meurthe, à l'abri de laquelle se rassemblaient les I<sup>e</sup> et II<sup>e</sup> armées françaises. Il fallait tenir pendant quinze jours pour permettre la mobilisation et la concentration de ces troupes. Or, le recul de 10 kilomètres prescrit par le Gouvernement permettait à l'ennemi d'approcher à 12 kilomètres de la Meurthe ; il fallait donc garder 12 kilomètres pendant quinze jours, contre un ennemi dont la supériorité numérique devait se révéler incontestable, dès le début des hostilités.

Le bataillon est alerté le 28 juillet : deux compagnies vont garder les passages de la Verdurette, à Reherrey et à l'est de Merviller ; un détachement cycliste, sous les ordres du lieutenant CHEVRON, patrouille dans la vallée de la Vezouse, entre Domèvre et Blâmont. Le 29 juillet, le bataillon est mobilisé ; il reçoit ses réservistes et part à 7 heures sur ses positions de couverture, vers Montigny (10 kilomètres nord de Baccarat).

Le moral du bataillon, déjà si élevé en temps ordinaire, est exalté par l'imminence du danger. Parmi les réservistes, certains ont quitté avec deux jours d'avance leurs villages-

frontière ; les patrouilles de cavalerie ennemies ayant fait leur apparition dans le voisinage, ces braves ont quitté leur foyer avant d'être touchés par l'ordre d'appel, dans la crainte de ne pouvoir rejoindre s'ils tardaient un peu. Quant aux jeunes gens de l'active, ils partent avec la volonté d'interdire à l'ennemi la route de Baccarat ; ils connaissent bien le terrain sur lequel ils vont se battre, et cette circonstance contribue à augmenter leur confiance en l'heureuse issue des combats futurs.

Les Allemands ont franchi la frontière le 2 août 1914, pénétré dans Blâmont, Cirey-sur-Vezouse, et avancé dans notre territoire sur une profondeur de 10 kilomètres. Des crêtes de Montigny, on aperçoit des colonnes de fumée qui montent des villages brûlés par l'ennemi, et plus d'un chasseur assiste ainsi, les doigts crispés sur son fusil, à l'anéantissement de l'œuvre toute faite de durs labeurs à laquelle jusqu'alors il avait consacré sa vie.

### COMBAT DU CLAIR-BOIS

L'avance ennemie se fait sur deux directions aboutissant : l'une aux ponts de Baccarat-Azerailles ; l'autre au pont de Raon-l'Etape. Le 9 août, un bataillon ennemi se heurte à la 3<sup>e</sup> compagnie, placée en grand'garde au Clair-Bois.

Le combat s'engage à 11 heures ; l'ennemi s'efforce de tourner le bois par les nombreux boqueteaux qui le prolongent vers le nord, mais il est arrêté par les feux bien ajustés qui partent du bois. Epuisées, les compagnies de tête se terrent à 100 mètres des lisières.

Le capitaine BERNIER, commandant la compagnie, profite de cette accalmie pour échelonner son unité en profondeur jusqu'au hameau d'Ancervillers.

Lorsque, à 16 heures, l'ennemi se lance de nouveau à l'attaque, après avoir été renforcé par un nouveau bataillon, il est arrêté jusqu'à la nuit par les résistances successives qui lui sont opposées. Il réussit à pénétrer dans le bois, mais ne peut le dépasser.

A la nuit, des patrouilles sont envoyées pour reconnaître l'emplacement exact des postes allemands. Une d'elles, commandée par le caporal DUVAL, reste pendant la plus grande partie de la nuit au contact immédiat des troupes ennemies, et rapporte des renseignements précieux, sans que l'ennemi se soit aperçu de sa présence.

Ce combat avait été sanglant pour l'ennemi : la 3<sup>e</sup> compagnie du 17<sup>e</sup> avait deux blessés.

### COMBAT DE SAINT-MAURICE

L'avance de l'ennemi en direction de Raon-l'Etape lui avait permis de s'emparer de Badonviller et du bois des Haies, après des combats sanglants. L'héroïque résistance du 20<sup>e</sup> B. C. P. l'avait contraint à stopper à la lisière du village et il n'avait pu dépasser le bois des Haies.

Une attaque française fut montée pour reprendre Badonviller. L'attaque principale (20<sup>e</sup> bataillon) avait pour objectif le village, pendant que deux compagnies du 17<sup>e</sup> B. C. P. devaient attaquer le bois des Haies. L'action s'engage le 10 août, à 7 heures ; dès le début, elle revêtit un caractère d'extrême violence. Les 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> compagnies se déploient en tirailleurs aux lisières nord du village de Saint-Maurice, puis, précédées de patrouilles de combat, elles marchent sur le bois.

Elles sont accueillies par une violente fusillade partant de la lisière ; à 100 mètres du

bois, les patrouilles de combat se terrent, les tirailleurs avancent ensuite par bonds jusqu'à leur hauteur, puis se couchent

A midi, toute la ligne de tirailleurs s'élançait et, malgré la fusillade, arrive à la lisière du bois abandonnée par l'ennemi. Le capitaine BERNIER, à cheval malgré les balles qui pleuvent autour de lui, entraîne sa compagnie avec un élan magnifique. Pas un seul homme ne reste en arrière.

A droite, le 20<sup>e</sup> bataillon reprend Badonviller. Dans cette lutte à un contre trois, nous avons eu le dessus ; les 17<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> B. C. P. ont battu ce jour-là deux brigades ennemies.

La prise du bois des Haies est le dernier combat de la période de couverture. Malgré sa grande supériorité numérique, l'ennemi était encore à 10 kilomètres de la Meurthe quand, le 14 août, le 17<sup>e</sup> bataillon fut relevé par l'avant-garde du 13<sup>e</sup> C. A.

#### OFFENSIVE DE LORRAINE

Relevé le 14 août sur ses positions de Montigny, le 17<sup>e</sup> B. C. P. part pour Veney, où il se repose pendant cinq heures, puis, à 20 heures, il se dirige vers la vallée de la Plaine par le massif forestier du Rouge-Vêtu. Il arrive le 15 août, à 1 heure du matin, à Allarmont, où il cantonne.

Il en repart à 5 heures du matin. La 25<sup>e</sup> brigade, à laquelle il appartient, marche sur Schirmeck par le Donon.

#### COMBAT DU DONON

Le formidable massif du Donon domine toute la région de Baccarat. Les Allemands avaient là un observatoire excellent. La possession du massif leur permettait de descendre dans la vallée de la Meurthe sans qu'aucune résistance appréciable pût les retenir. Par contre, en l'occupant, nous avions la possibilité d'atteindre la plaine d'Alsace par la vallée de la Bruche et Schirmeck.

Aussi, quoique très fatigué, le bataillon part hardiment en tête du gros de la colonne : ce seul mot de Donon a ranimé les énergies. A partir de Raon-sur-Plaine, les 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> compagnies sont détachées en flanc-garde et gravissent les pentes nord du mont.

A peine a-t-on franchi la borne-frontière, qu'il faut manœuvrer prudemment ; une maison forestière est là, dominant la vallée, et sentinelle avancée du Donon ; le téléphone y est installé.

Avant qu'aucun renseignement ait pu être transmis, la 3<sup>e</sup> compagnie est dans la maison. Le téléphone est arraché des mains du garde et celui-ci est emmené. Il assistera en spectateur à la prise de la plate-forme du Donon, défendue par 200 fantassins environ ; à 12 heures, tout le massif est à nous.

A 16 heures, le 17<sup>e</sup> est poussé aux avant-postes de Grand-Fontaine, sur la route de Schirmeck. A 20 heures, un escadron de uhlans, lancés en reconnaissance vers le Donon, se heurte à un de nos postes aux issues, composé d'une demi-section commandée par le sergent HOUPERT. Celui-ci laisse approcher l'ennemi jusqu'à 20 mètres, puis commande un feu à répétition. Complètement surpris, les uhlans tournent bride et fuient à toute allure, laissant quinze morts sur le terrain et dix prisonniers.

## COMBAT DE SAINT-LEON

Le 17 août, à 7 heures, le bataillon reçoit l'ordre de rejoindre, dans la vallée de la Sarre, une brigade coloniale à laquelle il est affecté momentanément

Après une marche qui dure toute la journée, le bataillon bivouaque le soir dans les bois de Saint-Quirin. Le lendemain, au petit jour, il part à Abreschwiller, puis à Saint-Léon, où il stationne dans la nuit du 18 au 19. Le 19, il appuie par le feu l'attaque d'un régiment d'infanterie coloniale sur les crêtes nord de Saint-Léon.

Le 20, l'ennemi commence sa contre-offensive en Lorraine. A 15 heures, le village de Saint-Léon, tenu par les coloniaux, est presque complètement entouré. Une contre-attaque menée par le 17<sup>e</sup> est déclenchée pour dégager les défenseurs du village.

Le bataillon se rassemble sous bois, exécute une courte marche d'approche, puis se lance à corps perdu sur les tirailleurs ennemis. Un feu terrible lui cause des pertes cruelles, mais ne réussit pas à l'arrêter. L'ennemi est culbuté sur ses positions du matin.

Le capitaine BERNIER est blessé au moment où il place sa compagnie face à son objectif ; le lieutenant DE BEAUREPAIRE tué pendant l'assaut, à la tête de sa section, après avoir abattu cinq Allemands qui l'assaillaient.

Le lendemain 21, le bataillon reçoit l'ordre d'abandonner Saint-Léon et de couvrir la retraite de la brigade. Pendant trois heures, il assiste à toutes les attaques qui sont lancées sur lui, puis se retire à son tour sur la rive gauche de la Sarre.

## RETRAITE DE LORRAINE

Les combats furent acharnés de la frontière à la Meurthe. Devant Cirey, les 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> compagnies tinrent pendant cinq heures les bois de la Haie-Renardy ; à Montigny, le bataillon, réduit à trois compagnies, résista pendant toute la journée du 22 août sur ses anciens emplacements de couverture. Les violents assauts de l'ennemi ne parvinrent pas à le chasser de ses positions ; les capitaines DAVY et GARNIER furent blessés devant Montigny, à la tête de leur compagnie.

Dans la nuit du 23 au 24, le 17<sup>e</sup> se regroupe sur Vacqueville dont il organise la défense. Il doit tenir là jusqu'au 24 à 10 heures, afin de permettre le franchissement de la Meurthe à nos éléments en retraite.

Le combat s'engage à 6 heures. Il revêt dès le début un caractère de violence extrême. L'infanterie ennemie s'élance à l'assaut après un bombardement intense de nos positions, elle ne peut déboucher des bois à l'est de Vacqueville. A 11 heures, le bataillon se retire par échelons sur Veney et Bertrichamps, passe la Meurthe au pont de Thiaville et se reforme à l'ouest de la Chapelle. Dans la nuit du 24 au 25, il s'installe à Anglemont, en réserve de division.

Le 25, à 6 heures, notre ligne de résistance passait par Bazien, le bois de la Pêche, Sainte-Barbe. A 10 heures, une attaque allemande rejette les troupes françaises vers Rambervillers. Le 17<sup>e</sup> est chargé de recueillir les troupes en retraite et de tenir le village d'Anglemont. Le combat dure jusqu'à la nuit ; les tirailleurs ennemis ne peuvent franchir la Belvitte. Le bataillon vient cantonner dans les casernes de Rambervillers, puis à Housseras.

## COMBAT DE LA CHIPOTTE

L'ennemi a franchi la Meurthe et s'est installé sur les crêtes boisées qui séparent la vallée de la Meurthe de celle de la Mortagne. Il occupe le col de la Chipotte, sur la route de Raon-l'Étape à Rambervillers.

Dans la nuit du 31 août au 1<sup>er</sup> septembre, la 25<sup>e</sup> brigade quitte la région d'Housseras pour attaquer le col de la Chipotte ; le 17<sup>e</sup> est en avant-garde. Après une marche très pénible, le contact avec l'ennemi est pris le 1<sup>er</sup> septembre au petit jour.

Les Allemands ont solidement organisé la position. Ils ont construit des tranchées et des réseaux de fil de fer. Les tirailleurs avancent jusqu'aux défenses accessoires. C'est uniquement un combat d'infanterie, l'artillerie ne pouvant entrer en action dans ces bois touffus. A 10 heures, le bataillon est tout entier engagé à 60 mètres des tranchées ennemies. Les pertes sont élevées, mais celles de l'ennemi ne le sont pas moins. A 12 heures, les troupes fraîches relèvent le bataillon, qui vient se reformer au col de Barrémont, où il reste jusqu'au 3 septembre.

Des actes de magnifique bravoure ont été accomplis à ce combat : le capitaine BERNIER, le héros de Saint-Maurice, est tué au moment où, à genoux à 20 mètres des lignes allemandes, il secourait deux chasseurs grièvement blessés ; le sergent-major PIONNIER, tué aussi en courant le long de la ligne de feu pour encourager ses hommes et diriger le tir.

Après le combat de Neuf-Étang, où une section de la 3<sup>e</sup> compagnie commandée par le sergent-major LÉONARD, agissant en liaison avec un bataillon d'infanterie, entraîna par son exemple les fantassins à l'assaut du village, le 17<sup>e</sup> est embarqué, le 3, à Darnieulles, pour aller coopérer à la bataille de la Marne.

A la suite des combats continus livrés pendant la retraite, l'ennemi, épuisé, ne songe plus à attaquer. Le front est stabilisé.

## LA MARNE

Le bataillon débarque à Joinville (Haute-Marne) ; il cantonne à Vaux et Montreuil-sur-Blaise, où il stationne pendant deux jours.

Le 6, il part en marches forcées vers le camp de Mailly ; il arrive le 8, à midi, aux environs de la ferme de la Folie. A 14 heures, il est engagé et il s'empare du signal de l'Ormet.

Le 9, il continue sa marche en avant et livre un combat sanglant à une arrière-garde allemande, sur la voie ferrée de Sommesous à Sompuis. L'ennemi se replie pendant la nuit.

Du 10 au 13, il s'engage à marches forcées à la poursuite de l'ennemi. Le 13 septembre, à 23 heures, il se heurte aux organisations ennemies sur la route de Souain à Perthes-lès-Hurlus, les compagnies se déploient et attaquent, mais elles sont obligées de se retirer à 100 mètres de l'ennemi retranché.

La guerre de position commence. Du 13 au 28 septembre, le bataillon organise le terrain sous un bombardement continu. Il repousse une violente attaque allemande visant Souain. Installé dans des tranchées pour tireur à genou, il perd le tiers de son effectif, mais inflige de telles pertes à l'ennemi que celui-ci, après deux heures de lutte, s'enfuit vers ses tranchées abandonnant ses armes et laissant de nombreux cadavres sur le terrain.

## LILLE

Parti de Saint-Hilaire-au-Temple le 1<sup>er</sup> octobre, le 17<sup>e</sup> débarque à Armentières le 3, à 2 heures du matin. Après un repos de trois heures, le bataillon part dans la direction de Lille.

Les renseignements manquent. Les habitants d'Armentières prétendent que de la cavalerie allemande est signalée à Lille, mais ces dires ne sont pas contrôlés.

Quoi qu'il en soit, la mission du bataillon est la suivante : s'installer aux avant-postes aux débouchés de Lille, à Flers, Kélemmes, Mons-en-Barœul ; une brigade territoriale l'appuiera à droite, et il sera en liaison à gauche avec le 20<sup>e</sup> B. C. P. Il s'agit d'interdire à l'ennemi l'accès de Lille et de couvrir le débarquement du 21<sup>e</sup> corps à Armentières.

Le bataillon arrive à Lambersart, faubourg de Lille, où il est acclamé par la population, dont l'inquiétude était grande depuis quelques jours. Pendant toute la traversée de la ville, ce ne sont qu'ovations délirantes. Mais le tableau change sur les remparts.

La 1<sup>re</sup> compagnie, marchant en avant-garde, est accueillie par une violente fusillade partant du talus de la voie ferrée et de la gare centrale. Elle s'installe sur les remparts et ouvre le feu sur l'ennemi qui tente de déboucher de Fives.

En un instant, le plan d'attaque est dressé par le commandant CARRERE. La 2<sup>e</sup> compagnie (capitaine JOLY) attaquera la gare ; la 3<sup>e</sup> compagnie (lieutenant MARCHAND) prendra comme objectif la partie des remparts situés entre la Porte Louis XIV et la Porte de Valenciennes, et s'emparera du pont du chemin de fer sur lequel passe la route reliant Lille à Fives. La 1<sup>re</sup> compagnie assurera la liaison entre les 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> compagnies ; le reste du bataillon est en réserve près de la Porte de Tournai.

L'attaque part à 10 heures et, d'un bond, la 2<sup>e</sup> compagnie s'empare de la gare ; plusieurs fourgons du détachement ennemi sont capturés. Ils contiennent la caisse d'un régiment, soit près de 30 000 marks. A droite, la 3<sup>e</sup> compagnie atteint le pont de Fives et s'installe sur la voie ferrée. L'ennemi est refoulé dans Fives, dont il commence à incendier quelques maisons.

Le 5, les patrouilles envoyées par la 1<sup>re</sup> compagnie signalent que l'ennemi s'est retiré. Le bataillon s'installe alors sur ses emplacements de couverture : la 1<sup>re</sup> compagnie à Kélemmes, la 2<sup>e</sup> à Flers, la 6<sup>e</sup> à Mons-en-Barœul, la 3<sup>e</sup> en réserve à la sortie de Fives.

L'ennemi ne réagit pas.

Le 8 octobre, sans que rien ait fait prévoir une attaque ennemie, le bataillon est alerté ; il s'embarque en camions à Hambourdin, à 2 heures, et débarque à Vermelles, à 35 kilomètres de Lille. Une grande offensive allemande sur le front Arras ? Lens avait motivé ce brusque mouvement vers le sud. Un nouveau théâtre d'opérations était ouvert : l'Artois.

## ARTOIS

Les opérations du bataillon en Artois peuvent se diviser en trois périodes :

Période du 9 octobre 1914 au 9 mai 1915, pendant laquelle le bataillon organise le terrain, améliore ses positions par des coups de main et les garde en repoussant les contre-attaques ennemies.

Période du 9 mai à fin octobre 1915 où, par des attaques continues, menées sur le plateau de Notre-Dame-de-Lorette, le 17<sup>e</sup> participe à notre avance en direction de Souchez.

Période de novembre 1915 à février 1916 : le bataillon organise et défend le secteur des crêtes de Vimy (cotes 119 et 140).

### *1<sup>re</sup> Période*

Le 10 octobre, le bataillon quitte Vermelles et arrive vers midi à Bully-Grenay.

Il s'agit d'arrêter l'ennemi dans sa marche sur Béthune. Depuis trois jours, celui-ci multiplie ses attaques sur Angres, la Fosse Calonne, Notre-Dame-de-Lorette. Les troupes qui lui sont opposées sont exténuées par ces combats incessants, et vers Lens de nombreux renforts allemands sont signalés.

En trois jours, le bataillon organise les trois crêtes successives qui s'étendent de la route Aix-Noulette ? Bully à la route Noulette ? Angres. Il tente des reconnaissances sur Angres et des patrouilles aux environs du village. Après quelques jours d'escarmouches, le calme renaît. Sur ce point l'ennemi est fixé ; il n'en est pas de même sur le plateau de Notre-Dame-de-Lorette où, après s'être emparé de la chapelle, l'ennemi domine nos positions de la plaine.

Les 16, 17, 18, 19 décembre, des attaques françaises sont prononcées contre les positions allemandes. Elles tendent au rétablissement de notre ligne sur la crête et à l'enlèvement des observatoires ennemis. Le 17<sup>e</sup> bataillon attaque à l'aile gauche ; sur le versant nord du plateau.

De ces attaques, les quelques chasseurs ayant survécu à cette guerre peuvent seuls décrire l'épouvantable simplicité et l'admirable grandeur. Les assaillants partaient du bois de Bouvigny où, pendant vingt-quatre heures, ils s'étaient abrités des balles et des obus derrière les troncs des arbres à demi-fauchés. Il n'y avait pas de parallèle de départ et, depuis quinze jours, les pluies avaient transformé le sol en bournier.

A l'heure H, s'arrachant de la boue dans laquelle ils sommeillaient, épuisés, ils partirent, et ce fut un spectacle surhumain. Enfonçant dans la boue gluante jusqu'aux chevilles, culbutant dans les trous d'obus inondés, ils avançaient par bonds sous la fusillade d'une extrême violence. Le mécanisme du fusil, rempli de terre, leur interdisant l'action par le feu, c'est à la baïonnette qu'ils enlevèrent les deux tranchées formant leur objectif.

Mais les pertes furent lourdes ! Le lieutenant POUZOT fut tué dans la tranchée ennemie au moment où il criait : « Vive la France ! » Le sous-lieutenant GATRIOT fut frappé mortellement, pendant l'assaut et 100 chasseurs tombèrent en héros au cours de ces combats.

Nos positions de Notre-Dame-de-Lorette étaient de nouveau solidement établies.

Après avoir assuré la garde du front entre les pentes des collines d'Artois et de la Fosse-Calonne, le 17<sup>e</sup> vint, en février 1915, occuper les tranchées de Notre-Dame-de-Lorette. Là, les organisations françaises et alliées sont séparées par une distance variant de 10 à 100 mètres. C'est la guerre d'usure avec toutes ses surprises et ses longues nuits de veille.

Le plateau a 800 mètres de large et 4 kilomètres de long. Il descend à pic, au nord, sur les bois de Noulette et la route de Béthune à Arras ; au sud, sur les villages d'Ablain-Saint-Nazaire et de Souchez. La lutte d'artillerie y est continuelle ; c'est que ce point du front est ardemment convoité par les belligérants. Du plateau, on a des vues sur Arras, Béthune et l'immense plaine des Flandres, et toute attaque ayant un objectif situé dans les plaines flamandes ou artésiennes est prise à revers par cette formidable position.

Le 17<sup>e</sup> bataillon tient le secteur du 6 février au 9 mai 1915, et il organise solidement le terrain. C'est le premier hiver de guerre ; il pleut sans arrêt, et, comme tout est à créer, la vie se passe dans l'eau et dans la boue. Les chasseurs qui assurent la garde des bois de Noulette restent pendant quatre jours dans l'eau jusqu'aux genoux, recouverts d'une boue argileuse qui passe entre les vêtements, pénètre dans le mécanisme des fusils ; c'est avec la baïonnette que furent repoussés deux coups de main ennemis. Un exemple typique fera connaître la situation matérielle des troupes de ce secteur : pour aller du bois de Bouvigny, par le « boyau de crête », aux premières lignes, il fallait une heure de marche ; or le parcours à effectuer n'était que d'un kilomètre !

Parmi les actions locales qui agitérent ce secteur, les plus violentes sont celles des 20 et 21 mars.

Dans la nuit du 19 au 20 mars, les 1<sup>re</sup>, 2<sup>e</sup> 3<sup>e</sup> compagnies venaient occuper le grand

éperon de Notre-Dame-de-Lorette ; la relève était à peine terminée quand une attaque ennemie, partant de Notre-Dame-de-Lorette (chapelle) et du village d'Ablain-Saint-Nazaire, aborda nos tranchées avant que les emplacements de tir de chacun fussent complètement reconnus.

Rassemblant en hâte quelques hommes autour de son poste de commandement, le capitaine DE FALVELLY, commandant la 3<sup>e</sup> compagnie, le fusil à la main, debout sur le parapet de sa tranchée, arrête l'ennemi pendant une demi-heure ; il est tué au moment où il encourage de la voix les hommes exténués. A l'autre extrémité du point d'appui, le sous-lieutenant LACROIX subit le même sort, dans des circonstances semblables.

Les 5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> compagnies, au repos à Bouvigny, furent alertées et chargées de reprendre la tranchée et le boyau perdus. La 5<sup>e</sup> compagnie, commandée par le lieutenant MARCHAND, devait attaquer par le boyau de Falvelly ; la 6<sup>e</sup> commandée par le capitaine CHEVRON, devait appuyer le mouvement de la 5<sup>e</sup> en s'emparant de la partie gauche de la tranchée perdue.

Le 20 mars, à 20 heures, la 5<sup>e</sup> compagnie part ; en cinq minutes, le boyau est pris, mais la tranchée ne peut être abordée ; dans la nuit, très noire, il ne peut être question de reformer l'attaque, car les sections sont enchevêtrées. Le sergent MENGIN et le caporal TISSERANT sont tués.

Le 21 mars, à 22 heures, une nouvelle attaque a lieu ; elle nous donne la tranchée ennemie en entier. L'action a duré dix minutes, malgré la violente résistance allemande. Le fait suivant montrera bien quels étaient les hommes du début de la guerre : au cours de l'attaque, le caporal MENGIN aperçut à ses pieds le corps de son frère, tué la veille. Il tressaille violemment ; mais, voyant la charge furieuse, il s'écrie : « France d'abord ! » et court à la mitraille. Nommé sergent à la section que commandait son frère, ce brave devait tomber le 10 juin 1915 sur ce plateau sanglant, non loin du lieu où son aîné avait été mortellement frappé.

## *2<sup>e</sup> période*

Le 9 mai 1915, une attaque française de grande envergure est déclenchée à midi. L'effort principal est porté entre Ablain-Saint-Nazaire et Arras, le 21<sup>e</sup> corps doit permettre l'avance aux ailes en s'emparant du plateau de Notre-Dame-de-Lorette.

Au début de l'action, le 17<sup>e</sup> bataillon est en réserve de division. Il entre en ligne le 10 mai, à 3 heures du matin ; il a comme objectif les tranchées allemandes dominant « le fond de Buval ».

Les 4<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> compagnies, (capitaine BOUDET et lieutenant MARCHAND) sortent de la parallèle de départ avant le jour et, de trous d'obus un trou d'obus, arrivent à 20 mètres des ouvrages ennemis. A 5 heures, elles s'élancent sous un feu extrêmement violent et s'emparent de la tranchée Brücker.

L'organisation du terrain commence aussitôt. Complètement bouleversée, la ligne ennemie ne présente aucun abri ; c'est cette circonstance qui occasionnera les plus lourdes pertes que nous ayons subies jusqu'alors.

A 7 heures, un ouragan de mitraille s'abat sur nos lignes ; il dure toute la journée du 10 et celle du 11, ensevelissant dans un même linceul les vivants et les morts. Trois fois l'infanterie ennemie s'élance à l'assaut ; elle est repoussée par la poignée de survivants qui, çà et là, ont aménagé les trous d'obus qui servent d'abri.

Parmi les morts de ces horribles journées : le commandant RENOUARD, tué dans la tranchée de première ligne au moment où il dirigeait le feu d'une escouade dont le chef avait été mortellement frappé ; l'adjudant LETTRON, tué pendant l'assaut

Épuisé, ayant plus des trois quarts de son effectif tué ou blessé, le 17<sup>e</sup> est relevé, dans la nuit du 12 au 13, par un bataillon du 109<sup>e</sup> R.I.

Il remonte en secteur le lendemain 14 mai et reçoit mission d'organiser les positions conquises sur le plateau de Notre-Dame-de-Lorette. Pendant six jours, les chasseurs organisent le terrain bouleversé ; mal ravitaillés, car les cuisiniers sont tués ou blessés, sans abri sous le bombardement incessant, ils travaillent au milieu des cadavres dont le nombre s'accroît chaque jour. Le capitaine BOUDET, mortellement blessé le 17 mai, refusa de se laisser évacuer ; il voulut mourir dans la tranchée que ses chasseurs avaient construite sous sa direction.

Les trois dernières journées sont particulièrement terribles : le ravitaillement ne peut se faire, le bombardement nivelle les quelques éléments de tranchées à mesure qu'ils sont construits, et, malgré cela, pas un murmure ne se fait entendre !

Après un court repos, le bataillon remonte en lignes ; cette fois, c'est pour attaquer.

L'ennemi se cramponne sur l'arête est du plateau ; il y a construit une série de fortins qui, fortement tenus, entravent notre progression. Un de ceux-ci est particulièrement dangereux car il prend d'écharpe toutes nos lignes : c'est le fortin des sacs à terre.

Depuis trois jours, des attaques sont menées contre lui ; elles ont toutes échouées. Le général DE BOUILLON, commandant la 13<sup>e</sup> D.I., charge alors le 17<sup>e</sup> d'enlever les sacs à terre.

Dans la nuit du 9 au 10 juin, le bataillon est amené par le commandant JOLY dans les trous d'obus qui forment ligne de départ

A 5 heures, le bataillon s'élance sous une fusillade d'une formidable intensité ; en un instant, il perd 6 officiers, 50 chasseurs. Il est obligé de se terrer à 50 mètres du fortin.

Le 13 juin, l'attaque est reprise. En une ruée furieuse, tous les objectifs sont enlevés. Le sous-lieutenant DOERR, voyant tomber le sous-lieutenant LAURENT, commandant la 4<sup>e</sup> compagnie, prend spontanément le commandement de cette unité et, sabre au clair, dans sa tenue de cavalerie aux couleurs voyantes, il charge à la tête de la 4<sup>e</sup> compagnie.

Il est tué sur le parapet de la tranchée ennemie, que ses chasseurs furieux débarrassent de ses occupants. Cet officier d'élite est une des plus belles figures du bataillon.

Le brillant succès obtenu par le 17<sup>e</sup> est immédiatement connu du commandement.

Le 13 au soir, la 43<sup>e</sup> division exploitait ce résultat en s'emparant de la gare de Souchez.

Le 25 septembre, deux attaques furent lancées en Champagne et en Artois. Le bataillon assura la liaison entre les troupes françaises et l'armée britannique en tenant la Fosse Calonne devant Angres et Loos. A partir du 30, il tient les secteurs de Souchez (cote 109, cote 140) sur les crêtes de Vimy.

### *3<sup>e</sup> Période*

La possession des collines de Vimy permet de commander tout le front d'Artois ; aussi la lutte y est-elle âpre. Les troupes qui montent en secteur y séjournent pendant quinze jours, dans la boue, sans abri, en butte à un bombardement continu.

Elles vont au repos à 20 kilomètres en arrière, car les villages conquis depuis le 9 mai sont complètement détruits.

Les Allemands multiplient les attaques pour s'emparer de la crête militaire dominant la plaine de Carency.

Chaque semaine plusieurs mines éclatent.

Le 13 février 1916, à midi, une violente attaque allemande prend comme objectif les tranchées tenues par la 6<sup>e</sup> compagnie ; elle est repoussée à coups de grenades. Debout sur le parapet de la tranchée, l'adjudant DURAND fait place nette devant lui. Après avoir subi de très lourdes pertes, l'ennemi regagne ses lignes.

Le commandant JANNOT, commandant le bataillon, fut blessé dans le boyau menant

aux premières lignes, en se rendant sur le lieu de combat

Le 23 février, le 33<sup>e</sup> corps est relevé et part au repos à Tricot, près de Montdidier.

Il quitte définitivement l'Artois.

## VERDUN

Le 16 mars 1916, le 17<sup>e</sup> monte en secteur entre les forts de Vaux et de Douaumont. Son séjour dans la région comprend : l'attaque du village de Vaux et la garde des tranchées situées sur les pentes du fort de Douaumont.

Le 19 mars, après avoir cheminé toute la nuit en terrain découvert sous le bombardement, le bataillon attaque le village. La 3<sup>e</sup> compagnie sort de ses tranchées avant l'heure H et s'avance sans bruit jusqu'aux réseaux de fil de fer ennemis.

A 3 heures du matin, elle s'élance et s'empare de deux lignes ennemies, faisant de nombreux prisonniers. Notre attaque avait devancé une offensive adverse qui ne put avoir lieu.

Le bataillon occupe ensuite les tranchées conquises ; il éprouve de grosses pertes du fait du bombardement, repousse une contre-attaque ennemie et est relevé le 28 mars à 3 heures du matin.

## LA SOMME

Du 26 mai au 22 juillet, le bataillon occupe le secteur de Flirey ? Bois de Mortmare. Un coup de main dirigé avec maîtrise par le sous-lieutenant MARTIN nous donne quelques prisonniers devant la corne nord-est du bois du Jury.

Le 3 septembre, le bataillon est en ligne devant Barleux. Il attaque le 9 septembre les Carrières ; il pénètre dans les tranchées allemandes, mais aux ailes, l'assaut ne peut déboucher. Le lieutenant DEBET s'avance alors suivi de quelques chasseurs et tente d'élargir la conquête ; il est tué en sautant dans une tranchée ennemie.

Le 29 octobre le bataillon est en ligne devant Biaches et la Maisonnette quand, à 7 h 30, l'ennemi déclenche subitement un formidable tir de destruction qui dure toute la journée ; les communications sont interrompues en un instant, et toutes les tranchées comblées, quand, à 17 heures, l'infanterie ennemie attaque nos positions. De Biaches à la Maisonnette, les survivants jaillissent de leurs trous d'obus et refoulent à la grenade les vagues d'assaut ennemies ; mais les Allemands réussissent à s'emparer de la Maisonnette, où le lieutenant MUSY est tué. La situation est critique ; la liaison est complètement perdue à droite, où un grand vide existe entre la compagnie de droite du bataillon et les éléments du régiment voisin. La 4<sup>e</sup> compagnie réussit à organiser le terrain menacé et à enrayer toutes les tentatives faites par l'ennemi pour exploiter son succès.

Le bataillon est relevé le 1<sup>er</sup> novembre à 1 h 30 et part au repos pour Domart-sur-la-Luce.

## AVEC L'ARTILLERIE D'ASSAUT

Le 3 janvier 1917, en vertu d'un ordre du général commandant en chef, le 17<sup>e</sup> B. C. P.

était mis à la disposition du général ESTIENNE, commandant l'artillerie d'assaut (les tanks). Il venait cantonner à Gilecourt, près du camp de Champlieu, servant de terrain de manœuvre aux nouveaux engins de guerre.

Jusqu'au mois d'avril, il coopéra à l'élaboration des principes et des procédés de combat de l'infanterie attaquant en liaison avec les chars d'assaut La méthode fut appliquée au combat du Cornillet (avril) et du Moulin de Laffaux (5 mai).

L'offensive française du 17 avril visait la prise du massif de Nogent-l'Abbesse par deux attaques partant : l'une de la région de l'Aisne, l'autre de l'est de Reims, dans la région des Monts. Des chars d'assaut étaient affectés aux troupes d'attaque. Le 17<sup>e</sup> devait accompagner trois groupes d'A. S. dans l'attaque menée à l'est de Reims.

Dans la nuit du 16 au 17, le bataillon quitta l'arsenal de Mourmelon où il était cantonné et se rend à ses emplacements d'attaque.

La 4<sup>e</sup> compagnie part aux lignes ; elle doit bondir avec les vagues d'assaut et aménager des passages pour les chars sur les tranchées ennemies. Le reste du bataillon est en réserve au bois des Cuisines, à 2 kilomètres en arrière.

L'attaque a lieu à 5 heures Les vagues d'assaut sont arrêtées à la deuxième ligne ennemie presque intacte par de violents feux de mitrailleuses et un bombardement très intense. La 4<sup>e</sup> compagnie est en première ligne.

A 9 heures, après un bombardement d'une extrême violence, l'ennemi contre-attaque vigoureusement. Quittant l'outil pour le fusil, les chasseurs de la 4<sup>e</sup> arrêtent net ce retour offensif. Le sous-lieutenant BOUTHONNIER est tué en nettoyant à la grenade les trous d'obus dans lesquels l'ennemi s'est terré.

Les chars d'assaut devaient s'engager après la prise de la 2<sup>e</sup> position. L'échec de l'offensive ne permit pas leur entrée en ligne et le bataillon revint à Mourmelon dans la nuit du 17 au 18 avril.

Il devait s'illustrer quinze jours plus tard au cours de l'attaque du Moulin de Laffaux. Dans la nuit du 4 au 5 mai, il venait occuper les quelques abris situés en arrière de notre première ligne ; trois groupes de chars d'assaut devaient marcher, en première vague, escortés par les chasseurs du 17<sup>e</sup> bataillon.

A 5 heures, après un copieux bombardement des lignes allemandes, mais auquel l'ennemi répond par un tir de barrage intense, les chars d'assaut s'ébranlent, bondissant pardessus les tranchées ennemies, les chasseurs achèvent à coups de grenades l'œuvre des tanks, et leur créent des passages aux endroits impraticables ; ce travail est particulièrement pénible car les engins sont autant de centres d'attraction du feu ennemi et si les servants, abrités à l'intérieur, se rient des mitrailleuses adverses, il n'en est pas de même de ceux qui, à l'extérieur, les accompagnent au combat.

Aussi, les pertes sont élevées : le lieutenant LECHIEN, le sous-lieutenant CREPIN sont tués pendant l'assaut ; blessé grièvement au début de l'action, le lieutenant GUEPRATTE ne consent à se faire évacuer qu'après avoir conduit sa section jusqu'à la première tranchée ennemie. Partout le bataillon force l'admiration des groupes qui combattent à ses côtés. Après la relève, les généraux ESTIENNE et MAISTRE félicitent le 17<sup>e</sup> pour la maîtrise et le brio de sa coopération au cours de cette première opération avec l'artillerie d'assaut.

Le bataillon reste à l'A. S. jusqu'à la fin juin, puis rejoint le 33<sup>e</sup> corps au Chemin des Dames.

Le 10 juin, le bataillon monte en secteur à l'épine de Chevregny. La situation tactique est mauvaise ; les Allemands ont réussi à s'emparer, il y a deux jours, d'une grande partie de notre première ligne. Le quartier affecté au 17<sup>e</sup> est le plus dangereux car il comprend la partie de notre ancienne ligne que l'ennemi n'a pu prendre, le bataillon est donc en flèche, avec, sur les côtés, des groupes allemands extrêmement actifs ; il n'y a pas de postes d'écoute, car la ligne ennemie se trouve à 15 mètres de la nôtre. En huit jours, la situation est transformée : une tranchée continue relie notre ancienne première ligne à nos organisations nouvelles. Ce travail exécuté à 20 mètres de l'ennemi n'était possible qu'à la condition d'acquiescer sur lui ; ce fut l'occupation du bataillon pendant les quarante-huit heures qui suivirent la montée en ligne. A coups de grenade, du fusil, tout Allemand montrant la tête était abattu ; ce régime sévère permit aux compagnies de réserve du bataillon de venir travailler, sans de grosses pertes, à la construction de la nouvelle tranchée.

Le 21 juin, le bataillon est relevé et va au repos à Chavanne ; le 23, il remonte par alerte, l'ennemi ayant pris une partie des tranchées que nous avons quittées l'avant-veille. La 2<sup>e</sup> compagnie contre-attaque et, en une heure, reprend tout le terrain perdu.

Après un second séjour dans le secteur de la ferme de la Royère, qu'il organise offensivement sous le commandement du capitaine adjudant-major DU TEMPS, le bataillon quitte la région et part pour l'armée d'Alsace.

Le 27 juillet, le commandant MARCHANT, venu du 104<sup>e</sup> R.I., prend le commandement du bataillon.

## EN ALSACE

Après avoir assuré la garde du secteur Schönholz, depuis le 10 septembre, le 17<sup>e</sup> bataillon est chargé d'enlever les positions ennemies qu'il a en face de lui et dont les patrouilleurs ont percé quelques secrets.

Les organisations allemandes sont formidables ; construites sous bois à grand renfort de béton, elles ont été sans cesse améliorées par leurs occupants. Depuis deux ans, le calme règne dans ce secteur, les travaux ont donc pu être complétés. En fait, la partie du bois occupée par les Allemands est couverte de fortins protégés par d'épais réseaux de fil de fer.

L'attaque est fixée au 7 novembre ; une compagnie du 17<sup>e</sup> attaquera la position ennemie dans sa partie la plus large ; elle agira en liaison avec le 60<sup>e</sup> B. C. P. qui marchera à sa gauche. Une formidable préparation d'artillerie est annoncée.

A 13 h 30, la compagnie d'assaut (la 4<sup>e</sup>) prend place dans la parallèle de départ. Elle se trouve aussitôt en butte à un très violent tir de contre-préparation qui lui fait perdre quelques tués et de nombreux blessés. Le sous-lieutenant JELSCH est mortellement frappé à la tête de sa section quelques instants avant l'heure H.

A 14 heures, malgré le tir allemand qui se fait de plus en plus violent, la 4<sup>e</sup> compagnie sort en chantant. Deux lignes de fortins sont franchies d'un bond. Le commandant MARCHANT, la cigarette à la main, donne la direction. Les abris dépassés sont immédiatement nettoyés ; le lieutenant GERVAIS descend seul dans un fortin et capture douze prisonniers, les chasseurs tiennent tout le bois, tuant tout ce qui tente de résister.

Le commandement avait prévu un arrêt d'une heure au premier objectif, mais la 4<sup>e</sup> compagnie fonce sur la ligne fixée comme objectif final et s'en empare malgré une résistance acharnée. Le sous-lieutenant SICARD est tué en sautant dans un fortin ; le sous-lieutenant GUYARD est blessé à la fin de l'attaque, au moment où il donne ses ordres pour l'organisation du terrain. Complètement désarmé, l'ennemi ne réagit pas.

Le bataillon reste en secteur pendant trois jours pour organiser le terrain, puis il est

relevé par le 21<sup>e</sup> B. C. P. Il avait fait, au cours de cette attaque, 120 prisonniers.

Ce fait d'armes lui valut sa première citation à l'ordre de l'armée.

Le 13 novembre, le bataillon est affecté à la division BRISSAUD-DESMAILLETS (66<sup>e</sup> D. I.). Il va la rejoindre dans la région de Villersexel.

Un mois plus tard, il part pour l'Alsace, où il va tenir le secteur compris entre Thann et le ballon de Guebwiller. La région la plus dure de cette partie du front est constituée par le Südel et l'Hartmannswillerkopf. Là, le bombardement est continu ; les boyaux n'existent pas, les tranchées sont continuellement effondrées et les postes d'écoute séparés des abris par des pistes longues de 50 mètres constamment battues par les torpilles de 240 ; aussi, c'est le quartier classique des coups de main.

Le 13 février 1918, l'ennemi bondit sur nos petits postes après un bombardement d'une extrême violence avec torpilles de 240. Les sentinelles des 2<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> compagnies ont réussi à franchir la zone de barrage et ont donné l'alerte ; contre-attaqué à coups de grenades, l'ennemi s'enfuit, abandonnant dans nos lignes le matériel et les munitions qu'il avait apportés pour faire sauter nos abris.

Le 26 mars, le bataillon est relevé ; il quitte l'Alsace pour participer à la grande bataille qui se livre dans la Somme depuis le 21 mars.

#### SECTEUR SENECA – MOREUIL

Le 17<sup>e</sup> entre en secteur le 4 mai ; il occupe les trous d'obus qui jalonnent notre première ligne entre les villages de Hailles et de Castel. La bataille pour Amiens est dans sa période active ; en s'emparant de Moreuil et de Morisel, les Allemands se sont rendus maîtres d'une importante tête de pont sur la rive gauche de l'Avre, et une nouvelle avance de leur part menacerait sérieusement Amiens vers le sud.

Il fallait tout organiser dans ce secteur. En accord avec les autres bataillons de la division, le 17<sup>e</sup> se mit résolument à la tâche. Il reste en secteur pendant cent jours, ne prenant que quelques jours de repos dans les bivouacs de Guyencourt.

Malgré les gaz, la très sérieuse épidémie de grippe, le bataillon fit un tel travail qu'une magnifique citation vint récompenser ses efforts.

Mais là ne se borna pas son activité.

Le 14 mai, après une courte mais violente préparation d'artillerie, le bataillon enlève les observatoires ennemis de la cote 100. L'action a duré vingt minutes environ ; menée par les 1<sup>re</sup>, 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> compagnies, elle nous donne 60 prisonniers et des observatoires sur la vallée de l'Avre et nous vaut une citation à l'ordre du corps d'armée.

Au début de l'attaque, le commandant MARCHANT se montre le chef qui s'est révélé au Schönholz : debout sur la ligne de départ, il accompagne les vagues d'assaut jusqu'à leur objectif. Le lieutenant GERVAIS, commandant le groupe d'engins d'accompagnement, est grièvement blessé en manœuvrant lui-même ses engins pour remplacer un de ses servants tué.

Enfin la 4<sup>e</sup> compagnie relie en une nuit par des boyaux notre ancienne ligne et notre ligne actuelle.

Le 27 juin, la 4<sup>e</sup> compagnie attaque, à la corne nord-est du bois Sénécat, l'ouvrage ennemi dit : « le nid à Boches ». Elle s'en empare sans coup férir, faisant 30 prisonniers. Le lieutenant BROUILLON est grièvement blessé en repoussant à coups de grenades une contre-attaque ennemie.

Enfin, le 2 juillet, la 2<sup>e</sup> compagnie, sur l'initiative de son chef, le capitaine BARBARIN, nettoie complètement les trous d'obus situés en avant de nos nouvelles lignes. Ces opérations valent au bataillon une citation à l'ordre de l'armée et la fourragère aux

couleurs de la croix de guerre.

Le bataillon est relevé le 8 août et part au repos à Lornilly, dans la région de Courtey.

#### DANS L' AISNE

Le 29 août, à 2 heures, le bataillon monte en ligne dans la ferme de Montécouvé. Il reçoit l'ordre d'attaquer les positions ennemies qui s'étendent jusqu'à la route de Soissons à Béthune sur une profondeur de 3 kilomètres ; cette route constitue son objectif final.

Ici, ce n'est plus la guerre de tranchées, et ce n'est pas encore la guerre de mouvement. Les troupes de première ligne sont çà et là dans des trous d'obus ; les réserves s'abritent tant bien que mal dans les ravins. Les Allemands ont installé des mitrailleuses dans les entonnoirs produits par l'éclatement des obus de gros calibre, et cette façon de procéder ne permet pas à notre artillerie de faire des tirs précis. D'autre part, la configuration du terrain ne permet pas l'emploi des chars d'assaut ; c'est donc par leur propre moyen que les troupes d'attaque vont opérer contre un ennemi qui est sur ses gardes, car le 29 une offensive française est venue se briser sur les premières lignes adverses.

Le 31 août, à 16 heures, le bataillon sort des trous d'obus qu'il occupait. Il est aussitôt accueilli par un feu d'une violence inouïe qui oblige les vagues d'assaut à se terrer après avoir subi de très lourdes pertes.

On voit alors un spectacle magnifique d'héroïsme ; sans ordre, quelques chasseurs se relèvent, puis vingt, puis tous les survivants du bataillon.

Tous se ruent vers la ligne des mitrailleuses ennemies, tuent les servants et, par d'habiles manœuvres, tournent les résistances ennemies. A 18 heures, le bataillon a atteint la route de Béthune. Le butin de cette journée s'élevait à quatre canons et un nombre de mitrailleuses qui ne put être complètement fixé ; des centaines de prisonniers restaient entre nos mains.

Mais les pertes furent élevées : le 17<sup>e</sup> perdit dans cette seule journée seize officiers tués ou blessés.

Les jours suivants, l'attaque fut continuée par les 28<sup>e</sup> et 68<sup>e</sup> bataillons, le 17<sup>e</sup> en réserve, et nos lignes, le 6 septembre, sont à Vauxaillon au pied du plateau du Mont-des-Singes.

Notre situation dans ce ravin est défavorable. En tenant les pentes ouest du plateau, l'ennemi domine le ravin de Vauxaillon et gêne considérablement notre ravitaillement et nos travaux. Une attaque est montée le 7 septembre ; le 17<sup>e</sup> doit s'emparer de la ferme Moisy, point culminant de la région.

A 16 heures, l'attaque est déclenchée, le sous-lieutenant GUITARD est mortellement frappé au moment où il saute par-dessus les murs de la ferme dans les ouvrages ennemis. Ses hommes le vengent en exterminant tous les occupants. C'est des emplacements enlevés par le bataillon que devait partir l'offensive qui, quelques semaines plus tard, emporta Laon.

Le bataillon reste en secteur jusque dans la nuit du 16 au 17. Il organise le terrain conquis sous un bombardement perpétuel, mal ravitaillé. Une troisième citation à l'ordre de l'armée lui est décernée.

#### OFFENSIVE DE LA SOMME

Le 17 octobre 1918, le 17<sup>e</sup> est en ligne vers Seboncourt. Il a relevé, dans la nuit du 16

au 17, quelques unités du 12<sup>e</sup> R. I. Il attaque le 17, à 5 h 30, et surmonte toutes les résistances successives qui lui sont opposées. Deux heures après le commencement de l'attaque, il est au Petit Verly, à 3 kilomètres au-delà de son point de départ.

La ligne ennemie est complètement disloquée par ce formidable coup de boulot. Aussi, le 18, dès le petit jour, les Allemands exécutent un repli de 6 kilomètres et reculent derrière le canal de la Sambre.

La 1<sup>re</sup> compagnie du 17<sup>e</sup> s'est particulièrement distinguée au cours de l'offensive. Voyant l'ennemi fuir au sud de Petit Verly, elle partit résolument en avant sous le commandement du capitaine RENARD et s'empara d'une partie des objectifs fixés pour le lendemain.

Ce combat valut au bataillon sa troisième citation à l'ordre de l'Armée.

Le 4 novembre fut livré le dernier combat du bataillon, l'un des plus sanglants de la grande guerre et peut-être celui qui nécessita le plus de mordant et d'habileté dans la manœuvre.

Depuis quinze jours, nos premières lignes étaient fixées sur la berge ouest du canal de la Sambre, devant Oisy, l'ennemi tenait la berge est. Le canal qui séparait les belligérants avait 20 mètres de large, une profondeur de 6 à 10 mètres ; les ponts étaient coupés.

Le 2 novembre, à minuit, le bataillon gagne ses emplacements de départ. Des passerelles et radeaux construits par le génie sont amenés à pied d'œuvre. C'est avec ce matériel que le bataillon devra franchir le canal sous le feu des mitrailleuses ennemies postées sur la berge opposée.

Le 4, à 6 heures, sous un barrage d'artillerie et de mitrailleuses d'une extrême intensité, le 17<sup>e</sup> lance des radeaux, réussit à franchir le canal et se rue sur la berge est dont il s'empare. C'est la victoire, car le plus dur est fait. Poursuivre l'ennemi désemparé par la prise du canal qu'il devait conserver à tout prix, le chasser des points d'appui dont il tente désespérément la défense, tout cela n'est qu'un jeu après l'assaut du début.

Cette journée magnifique dans ses résultats est un grand jour de deuil pour le bataillon. Dès le début de l'action, le commandant MARCHANT fut mortellement blessé. Alors que, selon son habitude, il était en tête de son bataillon, donnant ses derniers ordres pour l'assaut, un obus vint éclater à ses pieds. Ce fut parmi les spectateurs un moment d'émotion indescriptible ; se précipitant vers leur chef, tous voulaient le secourir, mais il leur interdit de l'amener. Il rendit le dernier soupir dans la ligne de départ, face à l'ennemi, avec un courage stoïque. L'obscur artilleur qui le tua ne se doutera jamais qu'il a privé l'armée française d'un de ses plus brillants chefs.

Ici se terminent les fastes de guerre du 17<sup>e</sup> bataillon de chasseurs. Placé sous les ordres du commandant VIAL depuis février 1919, il montre en pays rhénans la même discipline, la même ardeur dans les diverses missions d'ordre qui lui sont confiées.

« Il n'y a pas de dernier effort », disait son ancien chef, le général SERRET. Cette devise pourrait être celle de tous les braves qui ont compté à ce bataillon d'élite. Elle sera celle des jeunes générations qui leur succéderont à l'ombre de son glorieux fanion !

CITATIONS COLLECTIVES OBTENUES PAR LES GRANDES UNITES  
AUXQUELLES

COMPTAIT LE 17<sup>e</sup> B. C. P. ET DECERNEES AU 17<sup>e</sup> B. C. P.

ORDRE GENERAL N° 67 DE LA X<sup>e</sup> ARMÉE, du 17 MAI 1915

Le général commandant la X<sup>e</sup> armée cite à l'ordre de l'armée :

*La 13<sup>e</sup> division d'infanterie*

« Sous l'impulsion de son chef, le général DE CADOU DAL, a enlevé de haute lutte la position de Notre-Dame-de-Lorette et s'y est maintenue avec un courage héroïque sous un bombardement ennemi d'une intensité exceptionnelle. »

Signé : D'URBAL

ORDRE GENERAL DE LA X<sup>e</sup> ARMEE N° 111, du 11 JUILLET 1915

Le général commandant la X<sup>e</sup> armée cite à l'ordre de l'armée :

« Le 21<sup>e</sup> corps d'armée ainsi que les 48<sup>e</sup> et 58<sup>e</sup> divisions qui, sous le commandement du général MAISTRE ont fait preuve au cours d'attaques renouvelées pendant plusieurs semaines consécutives et sous un bombardement intense et continu de jour et de nuit de l'artillerie ennemie, d'une ténacité et d'un dévouement au-dessus de tout éloge. »

SIGNE : D'URBAL

ORDRE GENERAL DE LA X<sup>e</sup> ARMEE N° 111, du 30 SEPTEMBRE 1915

Le général commandant la X<sup>e</sup> armée cite à l'ordre de l'armée :

*La 26<sup>e</sup> brigade d'infanterie*

« Qui, sous le commandement de son chef, le colonel SCHMIDT, a enlevé d'un seul élan plusieurs lignes de tranchées formidablement organisées, a fait tomber les résistances que l'ennemi avait accumulées dans la partie nord du village de Souchez, a pris pied sur la crête et dans les ouvrages du bois de Givenchy, faisant plusieurs centaines de prisonniers et menant pendant cinq jours de progrès incessants, le combat le plus acharné qui se puisse imaginer. »

Signé : D'URBAL

ORDRE GENERAL N° 65 bis DE LA VII<sup>e</sup> ARMEE, du 30 NOVEMBRE 1917

*Le 17<sup>e</sup> bataillon de chasseurs à pied*

« Corps d'élite remarquable par sa discipline et sa valeur guerrière. Après plus de trois années de luttes glorieuses en Lorraine, en Artois, à Verdun, sur la Somme et au Chemin des Dames, a attaqué, le 7 novembre 1917, une position ennemie considérée comme particulièrement difficile et, après avoir subi dans ses tranchées de départ un bombardement des plus meurtriers, s'est élancé à l'assaut derrière son héroïque chef, le commandant MARCHANT, a enlevé quatre lignes de tranchées, trois fortins bétonnés, a conquis plus de 500 mètres de terrain en profondeur, des prisonniers, du matériel, a maintenu sans faiblir sa conquête pendant les deux journées suivantes sous un feu violent d'artillerie et de mitrailleuses. »

ORDRE GENERAL N° 66 du 5<sup>e</sup> C. A., du 17 JUIN 1918

*Le 17<sup>e</sup> bataillon de chasseurs à pied*

« Après s'être particulièrement distingué à l'Hartmannswillerkopf pendant l'hiver 1917-1918 en repoussant deux attaques préparées par de violents bombardements d'obus à ypérite, vient encore, le 14 mai 1918, sous les ordres de son valeureux chef, le commandant MARCHANT, entraîneur d'hommes de premier ordre, d'affirmer sa vieille réputation de troupe de troupe de choc, en emportant d'assaut d'une façon splendide les précieux observatoires à l'est du bois Sénécat, sur un front de 1000 mètres et une profondeur de 400 mètres. Après un rapide corps à corps, a infligé à l'ennemi des pertes considérables lui capturant 33 prisonniers, 3 mitrailleuses, a repoussé une contre-attaque et ne s'est laissé relever que cinq jours après, une fois le terrain conquis complètement organisé. »

ORDRE GENERAL DE LA 1<sup>re</sup> ARMEE N° 80, du 4 AOUT 1918

*Le 17<sup>e</sup> bataillon de chasseurs alpins*

« Bataillon d'élite qui ne cesse de donner des preuves de sa maîtrise dans l'attaque et la manœuvre. Après le brillant fait d'armes du 14 mai 1918 vient de se signaler à nouveau en exécutant, à partir du 27 juin, sous la conduite de son chef, le commandant MARCHANT, une série d'opérations qui ont définitivement dégagé un bois, brisant de violentes contre-attaques ennemies, opérations qui se sont terminées magnifiquement le 2 juillet par l'enlèvement en plein jour des deux derniers postes allemands existant encore en vue de la lisière. »

ORDRE GENERAL DE LA X<sup>e</sup> ARMEE N° 346, du 1<sup>ER</sup> NOVEMBRE 1918

*Le 17<sup>e</sup> bataillon de chasseurs alpins*

« Superbe bataillon qui, sous les ordres du commandant MARCHANT blessé et resté à son poste de combat, a fait preuve une fois de plus d'une ténacité, d'un mordant remarquables. Au cours d'une lutte acharnée contre les meilleures troupes allemandes, a

constamment poussé de l'avant entraînant toute une ligne de bataille. A conquis de haute lutte tous les objectifs qui lui étaient assignés. Après six jours de combat ininterrompus, a enlevé, à un ennemi bien décidé à la conserver à tout prix, une position puissamment organisée, s'y est maintenu malgré de nombreuses contre-attaques, infligeant à l'ennemi des pertes considérables. A capturé, du 31 août au 8 septembre 1918, 9 canons, près de 100 mitrailleuses, 350 prisonniers.

#### ORDRE GENERAL N° 816 DE LA 66<sup>e</sup> DIVISION du 7 JUIIN 1918

Le général commandant la 66<sup>e</sup> division cite à l'ordre de la division :

Le 8<sup>e</sup> groupe de chasseurs commandé par le lieutenant-colonel LECLERE et comprenant :

##### *Le 17<sup>e</sup> bataillon de chasseurs alpins*

« Héritant d'une situation de fin combat sur un terrain dépourvu d'organisation défensives, a fourni un effort exceptionnel durant un mois de dur labeur, a culbuté l'ennemi en lui enlevant des observatoires d'une importance capitale. Grâce à un labeur inlassable, malgré les fatigues résultant d'une très sérieuse épidémie et en dépit de violents bombardements par obus toxiques, a organisé le terrain conquis et en a fait à la fois un centre de résistance de premier ordre et un tremplin offensif parfaitement outillé. Par une lutte d'usure de tous les instants a pris et conservé l'ascendant sur le Boche, supprimant en lui toute velléité de réaction et lui infligeant des pertes telles que ce dernier a dû être relevé à trois reprises.

Magnifique faisceau d'énergie, de vaillance et de dévouement. »

#### ORDRE GENERAL DE LA 66<sup>e</sup> DIVISION N° 878, DU 11 SEPTEMBRE 1918

Le 8<sup>e</sup> groupe de chasseurs comprenant :

##### *Le 17<sup>e</sup> bataillon de chasseurs à pied*

« S'est affirmé une fois de plus troupe de choc incomparable par son esprit offensif, sa souplesse manœuvrière, son inlassable ténacité, son esprit de sacrifice illimité. Engagé le 29 août, sur une partie du front particulièrement résistante, a entamé les lignes ennemies dès le premier choc, a poursuivi ensuite ses succès par un effort ininterrompu de jour et de nuit soutenu pendant douze journées, réalisant une avance de plus de 10 kilomètres à travers une succession d'organisations puissantes énergiquement défendues. »